

Brahim Siraj-Dine

Bismillah
nouvelles marocaines

Brahim Siraj-Dine

Bismillah
nouvelles marocaines

nouvelles

Éditions du Yéti

© Éditions du Yéti 2023

ISBN 9782492835117

« *Les chemins où tu ris sont les mêmes que ceux où tu pleures* »

Tonton David, “Chacun sa route, chacun son chemin”

(paroles de Grammont Ray/B. Thierry/J.Vespasien/E.M. Boueke)

Bref souvenir d'un passé toujours présent

Mon regard fixe l'horizon, là où l'océan et le ciel se rejoignent, se confondent. Mon esprit prend le large. Me revient alors le souvenir de cette femme que j'appelais *Oummi*¹ Kalthoum et qui fut ma nourrice.

Et quelle nourrice ! Je devrais dire « ma vraie mère pendant ma petite enfance ». Son amour pour moi, sa douceur à mon égard, ont été immenses et sont demeurés dans ma mémoire.

J'ai été bercé par ses comptines, consolé par ses caresses et me suis, de nombreuses fois, endormi dans ses bras en tétant son sein qui bien évidemment ne donnait pas de lait. Mais j'ai profité largement de sa présence rassurante.

Un peu plus âgé et un peu plus conscient, donc, je me suis demandé pourquoi j'étais son préféré dans la fratrie. J'ai compris bien plus tard ce qui s'était passé et expliquait notre relation.

¹ Mère

Pour avoir interrogé un jour ma mère sur le choix de mon prénom, j'ai eu pour seule réponse la précision suivante : « Kalthoum a perdu un fils qui s'appelait Brahim et tu as hérité de son prénom. » Ma mère ne s'était pas étendue davantage sur le sujet, considérant certainement qu'il serait toujours temps pour moi de connaître la vérité ou que j'étais trop jeune pour tout comprendre.

Le garçon d'Oummi Kalthoum vécut jusqu'à l'âge de treize ans. Il perdit la vie au bord de l'océan Atlantique à Aïn-Diab, l'une des plages de Casablanca les plus fréquentées. Oummi Kalthoum ne pouvait oublier ce drame qu'elle avait vécu en accompagnant son fils pour son premier jour de colonie de vacances. Elle m'en fit le récit, quand je le lui demandai, essayant de retenir son émotion, les larmes lui remontant aux yeux, sa douleur encore très vive, des années plus tard.

Se souvenant de chaque moment avec précision, elle m'a décrit son affolement, sa colère, son désespoir lorsqu'elle s'est rendue compte qu'elle était en train de perdre à jamais son fils, emporté par l'océan, fils qui ne lui serait rendu que mort.

Elle a précisé au cours de son récit qu'elle venait d'être embauchée par mes parents lorsque ce drame l'a frappée et que j'étais encore dans le ventre de ma mère, mais que ma naissance était attendue peu de temps après.

Mes parents, ma mère surtout, très peinée par ce malheur, l'ont aidée comme ils l'ont pu à surmonter sa douleur en essayant de l'entourer et de la reconforter.

Elle apprit que ma mère avait décidé de me donner le même prénom que son fils le jour de ma naissance à

laquelle elle assista, secondant la sage-femme, Oummi Khdija, intervenue pour l'accouchement.

J'ai vu Oummi Kalthoum pour la dernière fois en 1990, lors d'un séjour à Casablanca.

Depuis et à chacun de mes séjours dans cette ville et à chacune de mes marches au bord de l'océan, mon regard ne cesse de scruter l'horizon dans l'espoir que Brahim, fils d'Oummi Kalthoum, me fasse un signe pour me dire qu'il sait que je suis là pour lui.